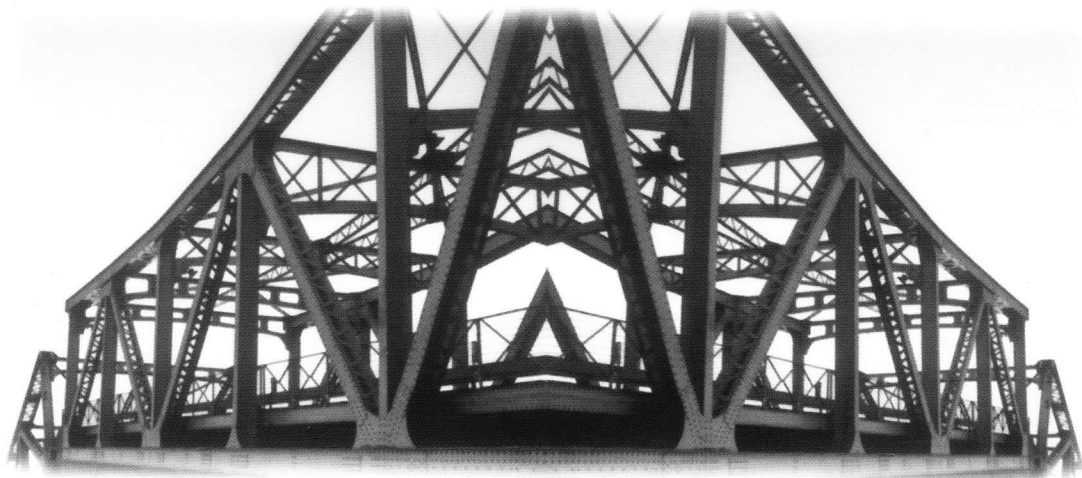


# PONTI PONTS



langues littéraires  
civilisations  
des Pays francophones

# PONTI PONTS

---

10  
2010

## COMITÉ SCIENTIFIQUE:

Liana NISSIM  
Directeur

RAOUL BOUDREAU  
CRISTINA BRANCAGLION  
ANDRÉ BROCHU  
MARIA COLOMBO TIMELLI  
MANDÉ Alpha DIARRA  
GIAN LUIGI DI BERNARDINI  
JACQUES DUBOIS  
ALESSANDRA FERRARO  
ANNA MARIA MANGIA  
DANIELA MAURI  
MARCO MODENESI  
SILVIA RIVA

## COMITÉ DE RÉDACTION:

CRISTINA BRANCAGLION  
Secrétaire

BARBARA FERRARI  
MARIA BENEDETTA COLLINI  
FRANCESCA PARABOSCHI

## NOTES DE LECTURE

ÉTUDES LINGUISTIQUES  
CRISTINA BRANCAGLION

FRANCOPHONIE EUROPÉENNE  
GIAN LUIGI DI BERNARDINI

FRANCOPHONIE DU MAGHREB  
ANNA MARIA MANGIA

FRANCOPHONIE  
DE L'AFRIQUE SUBSAHARIENNE  
LIANA NISSIM

FRANCOPHONIE  
DU QUÉBEC ET DU CANADA  
ALESSANDRA FERRARO

FRANCOPHONIE DES CARAÏBES  
MARCO MODENESI

ŒUVRES GÉNÉRALES  
ET AUTRES FRANCOPHONIES  
SILVIA RIVA

ISSN 1827-9767

ISSN: 978-88-7916-476-4



9 788879 164764

Silvia RIVA

***Interroger la Lettre, ou la hantise logopripe dans Passage des larmes de Abdourahman A. WABERI***

*L'éternelle répétition du Mot pour sa survie  
dans le ciel des âges  
j'ois l'arrière-pays de l'enfance  
les calligraphies sages de la mémoire  
imprimées dans la salive de l'instant  
j'ois aussi les chaînes de mots d'un hier lointain  
les bouts de chair  
les carnes vocales qui empruntent les voies secrètes  
des cimetières en poussière  
la littérature révèle les peurs ancestrales  
que nul ne raisonne  
j'ois la voix d'homme de l'oued  
où l'on rejoue la vieille aversion  
entre le récitant et l'écrivain qui perd la foi  
j'ois la mitraille de mots comme autant de lianes  
qui descendent d'un ciel sans cage.*

(Abdourahman A. WABERI<sup>1</sup>)

***Passage des larmes: un “thriller politique”, un “roman d’espionnage”?***

La notion de hantise est traditionnellement associée, dans le traitement littéraire le plus courant, et selon les cas, au genre du fantastique – avec quelques incursions (le plus souvent trompeuses) dans le roman policier et d’espionnage. Elle se fonde sur l’impression d’une présence ‘autre’, qui agit de manière invisible et qui visite les lieux et les personnes, ou sur une obsession “monoïdéiste”<sup>2</sup>, qui déchaîne l’imagination et peut conduire jusqu’à la folie, voire la mort.

*Passage des larmes*, le dernier roman de l’écrivain djiboutien Abdourahman A. WABERI, publié en France en 2009, de l’aveu même de son auteur se présente effectivement comme un “thriller politique” ou bien comme un “roman d’espionnage”<sup>3</sup>. À l’instar d’un Stanley KUBRICK de la littérature d’expression française, dans chaque roman Abdourahman A. WABERI essaie, en effet, de changer de “tactiques” et “de machineries romanesques”<sup>4</sup>, bref, de genres et de factures, tout en gardant comme grandes constantes les questions de l’exil et du nomadisme et le paysage mental djiboutien.

Les ouvrages qui composent jusqu’ici son corpus se sont effectivement essayés dans les espèces de composition littéraire les plus diverses:

– la *nouvelle* (dans *Le Pays sans ombre*, premier volet de la trilogie sur la Corne d’Afrique entamée en 1994, ainsi que dans *Cahier nomade*, la suite publiée au Serpent à Plumes en 1994, puis rééditée

---

<sup>1</sup> Abdourahman A. WABERI, “Caravane de mots”, *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande Ourse*, Sarreguemines, Pierron, 2000, p. 16.

<sup>2</sup> Jacques VAN RILLAER, *Les illusions de la psychanalyse*, Sprimont, Mardaga, 1980, p. 229.

<sup>3</sup> Entretien de Abdourahman A. WABERI par Sylvain BOURMEAU, *La rentrée littéraire de Mediapart*, 28 Juillet 2009, [http://dailymotion.virgilio.it/video/x9zq0h\\_abdourahman-waberi-passage-des-larm\\_news](http://dailymotion.virgilio.it/video/x9zq0h_abdourahman-waberi-passage-des-larm_news)

<sup>4</sup> Ibid.

en 1999, trois ans après avoir reçu le Grand Prix de l’Afrique noire);

– le *roman-pamphlet*, qui emprunte à l’*essai historique* par le biais d’une galerie de portraits de résistants (dans *Balbala*, qui clôt la trilogie en 1997<sup>5</sup>);

– la *chronique* (plus précisément, la présentation de trois témoignages réels qui se mêlent à la fiction, dans *Moisson de crânes*, paru en l’an 2000 et écrit à la suite d’une résidence de deux mois au Rwanda, dans le cadre du projet collectif “Écrire par devoir de mémoire”);

– la *poésie* (dans le recueil *Les Nomades, mes frères vont boire à la Grande Ourse*, 2000, cité en exergue dans cet article);

– le *fragment* et quelques traces *épistolaires* (dans les “variations romanesques” – voilà le sous-titre – sur le thème de la quête du sens contenues dans *Rift, routes, rails*, 2000);

– le *conte pour enfants* illustré (dans *Bouh et la vache magique*, 2002);

– le *roman polyphonique* (dans *Transit*, paru en 2003, qui alterne la voix de deux personnages exilés, l’intellectuel Harbi et l’enfant soldat Bachir Assoweh, en transit dans l’aéroport Charles de Gaulle de Roissy, emblème de la situation de l’‘entre-deux’);

– le *conte philosophique* à la SWIFT et à la VOLTAIRE et le *récit de voyage* dans l’avant-dernier né, *Aux États-Unis d’Afrique* (2008), où, grâce à la technique de l’inversion, mise en marche par le principe de la distance naïve, l’écrivain djiboutien travaille à une refonte de l’imaginaire qui informe les rapports entre Europe et Afrique.

À partir de cette présentation d’ensemble, forcément à vol d’oiseau, on peut se douter déjà que même si WABERI lui-même a classé son dernier roman, *Passage des larmes*, sous l’étiquette de “thriller politique” ou de “roman d’espionnage”, nous serons confrontés à une espèce très spéciale. D’ailleurs, la littérature francophone, plus que la française contemporaine (à l’exception peut-être de LE CLEZIO ou d’ECHENOZ), a montré plusieurs fois une capacité de vivification du registre fantastique et/ou policier, qu’on utilise comme prétexte ou comme allusion pour des déroulements qui visent à mettre en cause une réalité qui, trop souvent, défie la raison et les règles du vivre commun.

Il en va de même pour *Passage des larmes*, où, comme on l’a observé, “si enquête il y a, c’est celle que la victime elle-même va mener et c’est cette enquête qui entraîne sa propre disparition”<sup>6</sup>. Toutefois, une présence obsédante hante effectivement tous les personnages, tous les narrateurs du roman, en les conduisant à des réponses très différentes entre elles.

L’enquêteur est donc Djibril, dit Djib, né à Djibouti une poignée de minutes avant la proclamation de son Indépendance de la France (le 27 juin 1977). Il fait retour après une bonne dizaine d’années dans son pays natal, qui “n’a pas su ou n’a pas pu [l]e garder auprès de lui”<sup>7</sup>. Il vit désormais à Montréal, au Québec, où il mène une existence paisible avec sa compagne Denise, fêrue des livres de Walter BENJAMIN – parmi lesquels *Le livre des passages*<sup>8</sup>.

Vu sa connaissance des langues et des lieux, Djibril travaille pour une agence occulte de renseignements économiques états-unienne (qui s’appelle *Adorno Location Scouting* – les clins

---

<sup>5</sup> Initialement publié par le Serpent à Plumes, *Balbala* a été repris en 2002 par Gallimard dans la collection “Folio”. Cela est à retenir, puisque Abdourahman A. WABERI est le premier écrivain de l’Afrique subsaharienne à figurer dans cette série.

<sup>6</sup> Yves CHEMLA, “*Passage des larmes* de Abdourahman A. Waberi”, *Africultures*, 22 Décembre 2009: <http://www.africultures.com/php/index.php?nav=article&no=9103>.

<sup>7</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, Paris, Lattès, 2009, p. 14.

<sup>8</sup> Fruit des recherches et des réflexions des années 30 menées par Walter BENJAMIN durant son exil en France, *Le livre des passages* a été édité pour la première fois en 1982 (en allemand), et traduit en français en 1989. Parmi les éditions les plus récentes, je signale Walter BENJAMIN, *Paris, capitale du XIX<sup>ème</sup> siècle. Le Livre des Passages*, trad. de l’allemand par Jean LACOSTE, Paris, Cerf, 2006.

d'œils aux intellectuels de la Mittel Europe sont, dès le début, très évidents<sup>9</sup>). Il est, donc, envoyé à Djibouti, un pays de plus en plus militarisé à cause de ses voisins 'difficiles': la Somalie, l'Erythrée et le Yémen, dont le petit pays francophone, un "coin d'Afrique aux allures de far west miniature"<sup>10</sup>, est séparé par un détroit appelé en langue arabe Bab el-Mandeb, c'est-à-dire, 'passage des larmes'.

Grâce à sa position, ce pays est donc devenu "une case essentielle sur l'échiquier géopolitique toujours mouvant"<sup>11</sup>.

Djib doit y séjourner rien qu'une petite semaine, juste le temps de prendre la température socio-politique de cette terre basaltique qui intéresse de plus en plus les grands investisseurs, vu les gisements abondants de pétrole et surtout d'uranium (de nouveau d'actualité, après la mauvaise réputation de Tchernobyl).

Dans l'arrière-pays, sur les Îlots dits du Diable qui abritent une prison de haute sécurité totalement isolée, vit le jumeau de Djibril, Djamal, né 28 minutes après son aîné (c'est pour cela que Djamal est appelé "Numéro 28", ou bien "Mister 28"<sup>12</sup>). Il n'a jamais quitté le pays et s'est enrôlé depuis quelques années dans un groupuscule terroriste d'inspiration fondamentaliste, appelé la "Nouvelle Voie". Mystérieusement – voilà une touche de surnaturel démenti, toutefois, par l'épilogue, qui montre que l'isolement de la prison n'est que de parade –, Djamal arrive à suivre tous les mouvements, les respirations mêmes de son frère jumeau, que Djamal méprise pour avoir trahi la cause des siens et pour l'avoir trahi comme frère, dès le plus jeune âge, en se liant d'une amitié exclusive avec un autre garçon, appelé David.

Le roman suit donc un parcours "à double détente"<sup>13</sup>, comme on le dirait du mécanisme d'une arme où il faut appuyer deux fois sur la gâchette pour que le coup parte.

D'un côté, donc, l'enquête de Djib, que ce dernier relate jour par jour, heure par heure, sur un carnet Moleskine en vue de rédiger une relation minutieuse à faxer à l'agence d'investigations financières pour laquelle il est en mission, et qui le protège avec une assurance et des *body guards* (qu'il appelle "mes anges gardiens"<sup>14</sup>). On y découvre qu'il est confronté à deux ennemis: les fondamentalistes, certes, qu'il croit surveiller mais qui sont, en réalité, à ses trousses (à la fin, Djibril sera passé à l'arme blanche par les émissaires du groupuscule auquel son frère appartient); l'autre ennemi est lui-même, le souvenir de son passé qui le hante et qui le fait rester un jour de plus à Djibouti sans escorte. Ce choix sera fatal et la morale est qu'"on ne revient pas impunément sur les traces de son enfance"<sup>15</sup>.

De l'autre côté, il y a l'histoire de la claustration de Djamal, lui aussi hanté par la mémoire de son passé de solitude et de frustration, lui aussi obligé d'écrire pour les autres. Maintenant il est en effet le scribe de son compagnon de cellule, un vieux guide spirituel fondamentaliste, aveugle et tyrannique, parmi les fondateurs de la secte de la "Nouvelle Voie", qui l'oblige à prendre note de ses préceptes sur des papiers de fortune, glissés subrepticement dans le cachot, ou bien trouvés dans les trous creusés par les locataires précédents. Parmi ceux-ci – coup de théâtre – quelqu'un qui avait connu Walter BENJAMIN dans un camp d'internement en France (le penseur berlinois, né de parents juifs, avait été effectivement relégué pendant trois mois à Nevers, en 1939, à cause de ses origines).

---

<sup>9</sup> Je rappelle, au passage, que ce livre est le fruit d'une résidence d'écriture à Berlin en 2006-2007.

<sup>10</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 33.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 38.

<sup>13</sup> Entretien de Abdourahman A. WABERI par Sylvain BOURMEAU, cit.

<sup>14</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 231.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 113 et Entretien de Abdourahman A. WABERI par Sylvain BOURMEAU, cit.

Cette personne, dont on ne dévoile jamais le nom, fut par la suite transférée dans le centre de relégation où se trouve maintenant Djamal, pendant la parenthèse vichyssoise de Djibouti<sup>16</sup>.

Ici, le détenu anonyme décide de coucher sur un parchemin retrouvé au hasard les souvenirs concernant la brève intimité qu'il a partagé avec BENJAMIN. C'est justement en grattant la première inscription de ce parchemin, caché depuis les années 40 dans les failles des murs de la cellule occupée autrefois par le compagnon de fortune de Walter BENJAMIN, que le scribe Djamal, à la recherche d'une nouvelle feuille blanche pour graver les enseignements de son Guide, retrouve le "Livre de Ben"<sup>17</sup>. Voilà le nom du palimpseste qui fait revenir à la surface le témoignage de la rencontre enthousiaste de ce témoin anonyme avec la pensée et la vie du savant allemand.

Les systèmes d'énonciation sont donc multiples.

Les histoires des jumeaux s'alternent de manière parallèle jusqu'à l'*Épilogue* – qui dévoile, à travers une dépêche du "Global Logistic Bureau"<sup>18</sup>, l'issue tragique de Djibril, dont le corps est retrouvé dans une décharge publique tout près de la plage où, enfant, il aimait aller jouer avec son ami David.

Par contre, la mort annoncée de Djamal, condamné dès le début à la peine capitale pour ses activités séditieuses<sup>19</sup>, est finalement mise en doute par ce même Djamal. Avant de lire le dernier acte de la vie de BENJAMIN dans le parchemin retrouvé – c'est-à-dire la prière de transmettre son manuscrit à Adorno<sup>20</sup>, selon l'extrait authentique de la lettre écrite quelques instants avant de se suicider, pour ne pas retomber dans les mains de la Gestapo, la nuit du 25 septembre 1940 dans les Pyrénées –, Djamal souhaite sortir vivant de sa prison pour garder cet autre manuscrit ("Le Livre de Ben") près de lui, et faire connaître au monde "le contenu de ce document qui s'est invité à moi ou plutôt s'est imposé"<sup>21</sup>.

## Récits en échos

Tout est double dans le roman. Bien sûr, à partir des jumeaux ennemis – un motif qui abonde dans les Écritures saintes, dans les mythes du monde entier, et qui risque, par là, d'être

---

<sup>16</sup> Dans l'entretien déjà cité, WABERI souligne que le hasard historique concernant la présence du régime de Vichy à Djibouti lui a permis d'être, dans ce cas, un peu "léger avec l'Histoire". Il a donc imaginé qu'un compagnon de fortune de BENJAMIN ait pu arriver dans cette ancienne colonie française, achetée en 1862 aux peuples Afars du Nord pour en faire un port de charbonnage pour les bateaux qui partaient vers l'Indochine et vers Bourbon (l'Île de la Réunion actuelle). Avec l'inauguration du canal de Suez, en 1869, la République de Djibouti prendra de plus en plus une importance stratégique, qu'elle détient, plus que jamais, de nos jours.

<sup>17</sup> Le Livre fait sa première apparition à la p. 108 (Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit.) et s'ouvre sur un "... vous voilà Ben! Je vous attendais depuis des années. Je savais que nos routes allaient se croiser un jour ou l'autre".

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>19</sup> Dans "Alif", le premier chapitre de Djamal, on lit (*Ibid.*, p. 27): "Nous sommes condamnés à mort, disent-ils".

<sup>20</sup> Selon Rolf TIEDEMANN, l'éditeur des œuvres complètes de Walter BENJAMIN, les "pensées" que Henny GURLAND aurait dû transmettre à ADORNO auraient concerné le manuscrit dont Lisa FITTKO, le guide, parle dans sa description de la traversée, mais dont la trace a été perdue à Figueras (Walter BENJAMIN, *Das Passagen-Werk, Gesammelte Schriften V*, vol. 2, Frankfurt am Main, Suhrkamp Verlag, 1977, p. 1203).

<sup>21</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 243.

surdéterminé<sup>22</sup>. C'est peut-être pour cette raison qu'on est très discret sur ce point dans le texte.

Comme nous le verrons, les récits des jumeaux, faits à la première personne, se déroulent parallèlement tout en s'alternant: nous sommes donc en présence d'une narration dédoublée, mais aussi, en quelque sorte, toujours différée. L'impression est celle de plusieurs soliloques parallèles, qui se télescopent les uns dans les autres, dans un jeu de renvois et de dédoublements: "Vous parlez tout seul à moins de dialoguer avec votre ange gardien, votre double qui vous suit comme votre ombre, jusque dans ce camp d'infortune"<sup>23</sup>, observe le narrateur anonyme du "Livre de Ben" à propos de ce dernier.

La dualité réside également dans les parties constitutives du livre: la première est consacrée aux *Îlots du Diable* (pp. 12-165), la deuxième à *Bab el-Mandeb, ou la porte des larmes* (pp. 167-244). Ces deux volets, entre lesquels il y a, en réalité, continuité et échange de pertinences (même d'un point de vue strictement géographique, vu qu'il y a passage constant d'un lieu à l'autre à l'intérieur de toutes les deux parties du texte), sont encadrés par l'*Épilogue* – dont nous avons déjà dit – et, au début, par deux exergues. L'un est du poète contemporain palestinien Mahmoud DARWICH ("La route vers la maison est plus belle que la maison elle-même"), l'autre d'Ossip MANDELSTAM ("chacun effectuera avec son âme, telle l'hirondelle avant l'orage, son vol indescriptible")<sup>24</sup>.

La désignation de localités réelles avec une valence onomastique hautement métaphorique, ainsi que les épigraphes poétiques, conduit tout naturellement aux motifs du voyage et du nomadisme: dans *Passage des larmes*, ainsi que dans les autres textes écrits jusqu'à ce jour par Abdourahman A. WABERI, l'auteur réinterprète le nomadisme comme "une structure sensible, [...] une espèce de territoire à garder pour soi"<sup>25</sup>, dans lequel "le nomade n'est pas dans l'errance"<sup>26</sup> mais, telle l'hirondelle avant l'orage, ou tel un ange humanisé, trace son propre chemin original dans l'univers. Dans "ce monde moderne totalement connecté et dépendant de la parole de Dieu"<sup>27</sup>, où "la notion de périphérie est illusoire"<sup>28</sup>, les apatrides deviennent donc les véritables créateurs: comme il était déjà dit dans le roman polyphonique de 2003, *Transit*, "ils sont nos guides [...] qui nous montrent les pistes à prendre pour la traversée de l'existence"<sup>29</sup>.

Dans *Passage des larmes*, Walter BENJAMIN devient donc un guide, une sorte de "grand frère en exil"<sup>30</sup>, et Djibouti est une société comme en effervescence, proche de la "sublimation apatride"<sup>31</sup>, qui met en question ce "lieu-centre qui nous caractériserait, qui serait nôtre, qui nous identifierait"<sup>32</sup>. On peut désormais interroger le monde de n'importe quel lieu.

---

<sup>22</sup> Cf., parmi les nombreux ouvrages sur le sujet, Georges DUMÉZIL, *Le Roman des jumeaux. Esquisses de mythologie*, Paris, Gallimard, coll. "Sciences humaines", 1995.

<sup>23</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 156.

<sup>24</sup> Les deux citations se trouvent à la p. 9 (*Ibid.*). Je rappelle seulement que tant Mahmoud DARWICH (1941-2008), que le grand poète russe Ossip MANDELSTAM (1891-1938) étaient des exilés.

<sup>25</sup> Jeanne GARANE, *Écriture de l'espace et du lieu en français. Comment faire exister son pays sur la planète littérature, Entretien avec Abdourahman A. Waberi*, in Jeanne GARANE (dir.), *Discursive Geographies: Writing Space and Place in French / Géographies discursives: l'écriture de l'espace et du lieu en français*, Amsterdam, Rodopi, 2005, p. 141.

<sup>26</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 142.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 210.

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 209-210.

<sup>29</sup> Abdourahman A. WABERI, *Transit*, Paris, Gallimard, 2003, p. 58.

<sup>30</sup> Entretien de Abdourahman A. WABERI par Sylvain BOURMEAU, cit.

<sup>31</sup> Philippe BONIN, "Quelque part, mais où?", in AA.VV., *Chez nous: territoires et identités dans les mondes contemporains*, Paris, La Villette, 2006, p. 174.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 175.

On peut également l'interroger de n'importe quel temps: une autre dualité réside justement dans les deux époques historiques évoquées. Grâce à l'expédient du compagnon de fortune envoyé dans le camp de rétention djiboutien quand cette colonie était sous la férule de Vichy, l'insécurité de la situation d'aujourd'hui et le climat de terreur et de suspect qui règnent, sont assimilés à la terreur instituée pendant les régimes fascistes et nazis des années 30-40 du siècle dernier, car "les fantômes font leur nid dans les fractures de l'histoire"<sup>33</sup>. Les références historiques, ainsi que quelques documents authentiques, se retrouvent, donc, tout au long du roman.

En ce qui concerne ces derniers, qui renvoient aux grandes catastrophes qui précipitèrent "l'Europe [et ses colonies] vers l'Apocalypse"<sup>34</sup>, on recopie un tract mussolinien, assez risible (et terrible) dans ses accents, appelant à la conquête de l'Éthiopie, et "débusqué dans les archives du quai d'Orsay par un jeune historien de l'Université de Djibouti"<sup>35</sup>. Il débute par un "*Gibuti a noi!*" qui pastiche la strophe d'une chansonnette anti-française vraiment vulgaire et insultante, à la mode en Italie à l'époque<sup>36</sup>. Quant aux apocalypses du présent, on nous rappelle qu'elles ont été annoncées bien avant le 11 septembre 2001. Un "centre d'écoute"<sup>37</sup> des forces américaines, mis en place sur le territoire de la Corne d'Afrique, était devenu, de manière tout aussi dérisoire vu les résultats, la cible de plusieurs attentats dans le détroit de Bab el-Mandeb: le 12 octobre 2000 contre le lanceurs de missiles "destroyer USS Cole"<sup>38</sup>, en janvier de la même année contre un autre bâtiment de guerre de la marine américaine, *The Sullivans*<sup>39</sup>, enfin, deux ans plus tard, contre le pétrolier français Limburg<sup>40</sup>. Toutes les données historiques sont réelles.

Si *Passage des larmes* est donc un "thriller politique" ou un "roman d'espionnage", il l'est dans un traitement réaliste. La dimension fantastique et inquiétante du roman, ce qui le relie davantage à cette impression d'une présence invisible qui hanterait les lieux et les personnes, ne réside donc pas là où l'on pourrait l'imaginer. La hantise obsessionnelle qui parcourt les pages du livre ne concerne non plus la capacité de Djamal de pressentir ce que son jumeau est en train de projeter. Comme le rappelle la célèbre nouvelle d'Edgar Allan Poe citée au tout début de *Passage des larmes*, "les choses les plus visibles sont souvent les plus difficiles à saisir"<sup>41</sup>: ce qui hante les quêtes de vérité des deux frères est précisément "la lettre volée" – voilà le titre de la nouvelle du maître américain du fantastique que Djibril relit dans l'avion qui le mène à Djibouti<sup>42</sup>. C'est précisément la Lettre, conjuguée dans toutes ses acceptions, qui est la grande question de *Passage des larmes*, et qui guide la quête (et l'enquête) de ce roman.

## De la lettre volée aux mots qui prennent leur envol

### I. La Lettre

<sup>33</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p.153.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 159.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>36</sup> "E se la Francia non è una troia /Nizza e Savoia, Nizza e Savoia. /E se i Francesi non son cornuti / a noi Gibuti, A noi Gibuti" (Entretien de Eugenio SCALFARI avec Pietrangelo BUTTAFUOCO, *Ero giovane, fascista e felice*, "Il Foglio", 7 Juin 2008; <http://www.ilfoglio.it/soloqui/442>).

<sup>37</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 150.

<sup>38</sup> *Ibid.*

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>42</sup> *Ibid.*



*Littera, litterae*, en latin, renvoie au signe graphique qui conserve les mots, grâce à l'écrit. Durant des siècles, le dispositif lexical de désignation de ce que nous appelons aujourd'hui 'littérature' a été organisé à partir de cette unité minimale alphabétique, et autour de la notion de Lettres, qui, comme nous l'apprend *Le dictionnaire du littéraire*<sup>43</sup>, encore à la Renaissance (tant en Europe que dans le monde arabe) était subdivisées en Lettres saintes, Lettres savantes et Belles Lettres, ces dernières incluant l'éloquence, l'histoire et la poésie.

Pour récupérer le sens de la lettre volée, il faut donc partir de son unité minimale, la lettre alphabétique donc, qui ne relève pas uniquement d'un codage phonétique, mais qui porte en elle une dimension iconique perdue, qui lui donne une valeur d'image avant que de son, et dont le poète Edmond JABES, à la croisée de l'Orient et de l'Occident par ses origines multiples<sup>44</sup>, eut à souligner l'anonymat et le nomadisme:

La lettre est anonyme. Elle est un son et un signe. En participant à la formation du nom, elle crée, à travers lui, notre image. Elle cesse, alors, d'être anonyme pour faire corps avec nous. Elle épouse notre condition ou notre incondition, vit et meurt de notre vie et de notre mort [...]

Mais est-ce de la lettre ou de son reflet qu'il s'agit?

De son reflet sans doute. En ce cas notre nom ne serait que le reflex d'une absence de nom que cette absence même aurait composé. D'où notre absence au monde dont notre nom répond; d'où notre présence à l'être absent dont nous avons hérité du nom.<sup>45</sup>

La voix de Djamal, son histoire qui court parallèlement à celle de Djibril, se déroule à chaque fois (c'est-à-dire, dans les seize chapitres dans lesquels il prend la parole) sous le seau des noms des seize premières lettres de l'alphabet arabe (qui en compte 28 au total, autant que les minutes – on pourrait en faire l'hypothèse – qui séparent la naissance de Djibril de celle de Djamal): Alif, Ba, Ta, Tha, Jim, Ha, Kha, Dal, Dhal, Ra, Za, Sin, Shin, Saad, Daad, Taa.

Bien que ces lettres aient chacune une valeur symbolique dans la tradition soufie<sup>46</sup>, elles se limitent, ici, à suivre, de manière linéaire, leur séquence anonyme. Autrement dit, dans leur enchaînement, aucun mot, aucun sens, aucun son ne se forme.

Ces lettres sont tout simplement utilisées en guise de chiffres. L'enjeu de ce choix par défaut, de cette présence en creux, semble résider justement dans l'écart entre l'attente d'une clef d'accès à l'arabité matricielle de Djamal (incarnée par la Lettre sacrée de l'Islam, dont sa secte voudrait "reconquérir l'espace qu'[elle] a perdu dans les ténèbres des régimes corrompus"<sup>47</sup>), et l'absence d'une signification profonde de cette même matrice – qui est, pourtant, bien là, dans les incipits des premiers chapitres de Djamal, qui s'ouvrent sur la première sourate du Coran (*al-Fâtiha*<sup>48</sup>), et dans

---

<sup>43</sup> Paul ARON, Denis SAINT-JACQUES, Alain VIALA, *Le dictionnaire du littéraire*, entrée "Littérature", Paris, PUF, 2002, p. 349.

<sup>44</sup> Edmond JABÈS (1912-1991) était issu d'une famille italienne d'origine juive émigrée en Égypte. Au Caire, il reçut une éducation française et il fut naturalisé français en 1967.

<sup>45</sup> Edmond JABÈS, *Le Livre du Partage*, Paris, Gallimard, 1987, pp. 18-19.

<sup>46</sup> Les 28 lettres de l'alphabet, regroupées selon les quatre éléments fondamentaux de l'univers – l'air (Ba), la terre (Dal), le feu (Alef) et l'eau (Jim) –, et combinées avec les dix chiffres algébriques (1-10), offrent une sorte d'alchimie cabalistique, en arabe *Jafr*, qui exprime la géométrie de l'âme humaine, selon la vision soufie.

<sup>47</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 197.

<sup>48</sup> Cf. *Ibid.*, pp. 25, 41, 65.

l'insertion, à la fin de la première partie, de l'«Appel à la prière» (*adhân*)<sup>49</sup>.

## II. Le Nom

### a) Noms des chapitres: les Titres

Si la Lettre qui marque les chapitres consacrés à Djamel est en un sens anonyme, son homologue dans le discours de Djibril, c'est-à-dire les titres des chapitres qui concernent l'histoire de ce dernier, sont dominés par des références qui nomment de manière multiple, mais à chaque fois décentrée.

Prenons le premier: «Une si longue absence». Pour un lecteur passionné de littérature africaine, le souvenir de Mariama BA et de son roman de 1979 *Une si longue lettre* est immédiat – la lettre reviendrait-elle peut-être encore une fois en creux? Quoi qu'il en soit, le chapitre relate, bien sûr, le retour au pays natal de Djibril, qu'il annote sur un carnet. «Je suis de retour»<sup>50</sup>: deux fois il écrit ces mots sur son Moleskine. Mais ce sont les seuls mots, dans ce chapitre au titre si prometteur, qui se réfèrent au passé: tout le reste (le carnet et le premier rapport qu'il rédige pour satisfaire l'«appétit d'ogre»<sup>51</sup> de ses commanditaires américains) s'ouvre tantôt à l'avenir de sa mission, tantôt au présent de sa situation, mais ailleurs, au Québec. En fait, il écrit: «Je suis revenu à Djibouti pour des raisons professionnelles et non pour m'inviter à la table de la nostalgie ou rouvrir de vieilles blessures»<sup>52</sup>. La nostalgie arrivera dans les chapitres suivants, dont les titres seront tout aussi décentrés et/ou évocateurs de sens pluriels.

À cet égard, dans le deuxième chapitre consacré à Djibril, «On m'appelle Djib!», 'Djib' se réfère tant à Djibouti (parce que Djib est le sigle international du Pays), qu'au nom raccourci de Djibril en Amérique du Nord, là où «patronymes imprononçables et marqueurs identitaires sont broyés, simplifiés, raccourcis. Ailleurs et hier oubliés. Le passé est mort, vive l'avenir!»<sup>53</sup>: «*Call me Djib, that's it!*»<sup>54</sup>. Cependant ce chapitre est surtout occupé par l'escapade que Djibril, «chapeau de paille [...] pour seul déguisement»<sup>55</sup>, fait en direction du golfe de Tadjourah, à savoir vers ces îlots «communément appelés île du Diable comme leur célèbre homonyme de Guyane»<sup>56</sup>, où son frère jumeau est emprisonné. Une fois de plus, il frôle ce qu'il cherche sans s'en rendre aucunement compte: le mobile de sa quête n'est pas, comme il le croit, de «prendre la température sociale dans ce district connu pour sa résistance aux diktats de la capitale et recueillir quelques informations sur la prison de haute sécurité qui revient dans toutes les conversations»<sup>57</sup>; au contraire, ce qui l'obsède est le sort existentiel de son frère jumeau: «Quel souvenir Djamel a-t-il gardé de notre enfance?»<sup>58</sup>. Toutefois, Djamel est bien là; Djibril pourrait peut-être le voir et le photographeur, mais il conclut que le résultat de cette escapade est, à ses yeux, décevant: «À l'exception de quelques clichés

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, pp. 163-165.

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 13 et 20.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>54</sup> *Ibid.*, p. 37.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>57</sup> *Ibid.*, p. 32.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 63.

inexploitables, de deux ou trois esquisses et d'une poignée de sable fin, ma moisson a été nulle sur les îlots du Diable"<sup>59</sup>.

De la même manière, quand, dans le quatrième chapitre, nous lisons comme titre "Les incroyants", on est tenté, vu l'activité de Djamel et sa foi fervente, de penser immédiatement à la Sourate homonyme (109: *Al-Kâfirûn*). Cependant, il n'est pas du tout question, comme l'affirme ce verset, de préserver les musulmans de la religion des mécréants, de leurs rites et de leurs dieux: dans le chapitre, il est question, au contraire, d'une sorte de régression à l'enfance de la part de Djibril. Sa "petite voix d'autrefois"<sup>60</sup> apparaît soudainement, pour être immédiatement "recouverte par celle, rocailleuse et tabagique, de [s]on grand-père Assod dévalant les roches du temps"<sup>61</sup>.

Ce vieux fait partie des ancêtres installés dans la baie de Zeïlah qui ont préféré "au paradis chrétien"<sup>62</sup>, offert par les colonisateurs, "les liens de sable et du vent, les épousailles de la terre et de l'eau, les chants et les danses volcaniques"<sup>63</sup> qui appartiennent à leur esprit nomade. À partir de ce moment, grand-père Assod devient le guide spirituel idéal de Djibril, qui revient de la nuit des temps: le vieux lui rappelle en mémoire qu'"il ne s'agit pas de posséder la terre mais de l'honorer, de l'habiter convenablement, de la chanter en s'adonnant aux tâches quotidiennes"<sup>64</sup>.

Même le chapitre qui porte, d'une certaine manière, le titre-clef du roman (autrement dit, la référence à un discours sur l'Histoire qui offre le sens ultime au roman *Passage des larmes*), à savoir "L'ange de l'histoire", est de fait presque entièrement occupé par le récit de la vie de la seule femme du roman, Denise, et par la description de la première rencontre de Djibril et de sa bien-aimée à Paris, quand elle l'introduisit aux arcanes de la vie de Walter BENJAMIN. Ce fut à Paris aussi qu'elle lui raconta, en échange des histoires de Djibril sur ses ancêtres nomades, la description que le philosophe juif allemand fait du tableau de Paul KLEE *Angelus Novus* et qu'il accueillit par ces mots: "Je suis sûr que grand-père Assod aurait apprécié cette fable. Quant à moi, j'ai commencé à m'identifier à l'ange de Paul Klee"<sup>65</sup>.

Voilà donc cette "fable", telle qu'elle est citée dans le roman, et tirée, mot par mot, de la neuvième des *Dix-huit thèses sur l'histoire* de Walter BENJAMIN. C'est dans cette célèbre description du tableau de Paul KLEE que BENJAMIN invite à la contestation radicale de l'historicisme positiviste et progressiste prévalant à l'époque. Il exhorte également à une révolution qui puisse faire appel à la "faible force messianique"<sup>66</sup> présente en toute génération, et qui peut avoir succès uniquement en regardant non vers l'avenir chimérique, mais vers le passé, c'est-à-dire vers les vaincus d'hier, annonciateurs de la catastrophe permanente que constitue l'histoire de l'humanité:

Il existe un tableau de Paul Klee qui s'intitule *Angelus Novus*. On y voit un ange qui a l'air de s'éloigner de quelque chose qu'il fixe du regard. Ses yeux sont écarquillés, sa bouche ouverte, ses ailes déployées. C'est à cela que doit ressembler l'Ange de l'Histoire. Son visage est tourné vers le passé. Là où nous apparaît une chaîne d'évènements, il ne voit, lui, qu'une seule et unique catastrophe, qui sans cesse amoncelle ruines sur ruines et les précipite à ses pieds. Il voudrait bien s'attarder, réveiller les morts et

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, pp. 31-32.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 60.

<sup>61</sup> *Ibid.*

<sup>62</sup> *Ibid.*

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>66</sup> Walter BENJAMIN, *Thèses sur la philosophie de l'histoire*, dans *Œuvres*, t. II: *Poésie et Révolution*, trad. Maurice de GANDILLAC, Paris, Denoël (coll. "Les Lettres Nouvelles"), 1971, p. 278 (§ 2).

rassembler ce qui a été démembré. Mais du paradis souffle une tempête qui s'est prise dans ses ailes, si violemment que l'ange ne peut plus les refermer. Cette tempête le pousse irrésistiblement vers l'avenir auquel il tourne le dos, tandis que le monceau de ruines devant s'élève jusqu'au ciel. Cette tempête est ce que nous appelons le progrès.<sup>67</sup>

Comme nous le saurons à la fin du roman, ce ne sera pas Djibril à s'incarner dans l'ange (comme on s'y attendrait, à partir de son aveu et de son nom), mais Djamal, qui, en apprenant la leçon benjaminienne grâce au palimpseste retrouvé ("Le Livre de Ben"), décide d'activer la force messianique qui lui reste pour reconquérir sa liberté, tout en prenant les distances de son vieux guide fondamentaliste, dont il commence à deviner les intentions manipulatoires:

Je ne suis plus aussi motivé qu'auparavant. Mon Maître est onctueux, manipulateur à souhait. Je me demande si je ne déteste pas ce vieil homme au plus profond de moi, si je ne regrette pas ma liberté de mouvement. J'étais jeune, pauvre, enragé et frustré mais j'étais libre au moins.<sup>68</sup>

Parallèlement, à la fin de son récit, et avec un effet de renversement qui boucle la boucle du dédoublement des deux frères, Djibril, le montréalais, avoue un certain intérêt pour "le sacré et la spiritualité [qui] ne [lui] font plus peur"<sup>69</sup> grâce à la saisie, dans la musique d'Adolphe Johannes BRAND, un pianiste et compositeur jazz de l'Afrique du Sud qui se convertit à l'Islam en 1968 pour devenir ABDOULLAH IBRAHIM, de "cette même féerie, cette même exigence d'amour et d'absolu dans les écrits de jeunesse de Walter BENJAMIN. Lire une page d'*Enfance berlinoise* et écouter d'une oreille les murmures d'Abdollah Ibrahim, voilà une expérience à renouveler chaque fois qu'on traverse une passe difficile dans la vie"<sup>70</sup>.

Les autres titres du récit de Djibril aussi jouent tous la carte du décentrement, du clin d'œil citationnel et du dédoublement. Le titre du septième chapitre consacré à Djibril, "L'odeur du père", renvoie clairement, mais sans qu'on le dise, à l'intitulé d'un des essais fondateurs de la remise en question du savoir sur l'Afrique, où l'on s'interroge sur comment penser contre l'Occident tout en utilisant les outils critiques mêmes de ce dernier<sup>71</sup>. Ici, Djibril raconte, de manière antiphrastique, l'anecdote qui illustre comment il est arrivé à penser contre son propre père grâce à son éducation occidentale, et à avoir publiquement honte de sa misère matérielle. En voilà le contenu: un jour, quand, sur un bus, de retour du lycée français, Djibril aperçoit son père marcher le long de la mosquée d'un pas de crabe, portant sur la tête un sommier, les rires de ses camarades tonnent, et il n'a pas le courage de descendre pour l'aider: "J'étais presque adulte et j'avais honte de lui. Je suis fils de cette honte et je resterai dans sa geôle jusqu'à la fin de mes jours"<sup>72</sup>.

C'est un des nombreux aveux qui parsèment les récits des deux frères.

Dans "L'homme aux deux tombeaux" (un titre qui renvoie tacitement, outre qu'au motif du double, à Sidi M'hamed BOU QOBRINE, une importante personnalité soufie du XVIII<sup>e</sup> siècle<sup>73</sup>), Djibril arrive à noter dans son carnet que dès son plus jeune âge, confronté à la langue de ses

---

<sup>67</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 75.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 222.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 230.

<sup>70</sup> *Ibid.*

<sup>71</sup> V.Y. MUDIMBE, *L'odeur du père. Essai sur des limites de la science et de la vie en Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1982.

<sup>72</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., pp. 114-115.

<sup>73</sup> Sidi M'hamed BOU QOBRINE fut le fondateur de la confrérie soufie Rahmaniya.

ancêtres (“un sabir grimé en somali”<sup>74</sup>) et à leurs “pensées paresseuses”<sup>75</sup>, il avait le sentiment de se trouver “devant un mur de cactus”<sup>76</sup>. Et de conclure: “Sans me l’avouer, j’entraîs déjà en résistance contre mes proches”<sup>77</sup>.

Sur les ‘aveux’ on revient encore, définitivement, dans le chapitre “Vous avez dit ‘aveux’?”, où la réflexion sur ce mot livre une piste fondamentale au décryptage du sens profond du roman. De retour dans sa chambre, Djibril trouve en effet le message d’un homme qui disait posséder des informations importantes. Il lui laisse un pli où ce dernier utilise le mot “aveux”, et deux lignes indiquant l’heure et le lieu de la rencontre. Voilà comment Djibril relate, dans son carnet, sa réaction à la réception de cette missive:

J’avais mis l’emploi de cet ‘aveu’ sur le compte d’une maîtrise imparfaite de la langue: ce type avait sans doute vu la veille un film d’espionnage au cours duquel un épigone de James Bond recueillait les confessions d’un agent double. À moins qu’il ne s’agisse d’un jeu de piste. Nous serions, dans ce cas, deux cabalistes: celui qui écrit et celui qui lit. Deux cabalistes engagés dans un tête-à-tête des plus ludiques. Celui qui provoque et celui qui réagit. Celui qui donne l’information et celui qui la décrypte. Nous seuls pourrions comprendre la portée de tel ou tel mot.<sup>78</sup>

L’émissaire est effectivement un agent en quelque sorte double: il n’est pas un informateur dévoué à la cause des “pétromonarchies”<sup>79</sup> commanditaires de Djibril; il est, en fait, du côté des amis de Djamal. En plus, les aveux ce n’est pas à l’agent de les faire (il se limite à donner de renseignements vagues sur le parcours de Djamal, “qui doit se cacher quelque part ou croupir en prison dans le sillage du grand Idéologue”<sup>80</sup>): c’est plutôt Djibril qui, à la fin de son parcours, devra avouer (mieux, expier par la main d’un certain Qays), sa trahison devant les siens et devant sa conscience.

Ainsi, par un jeu de pistes dans lequel même nous, les lecteurs, nous nous trouvons activement impliqués, les deux cabalistes sont à la fin les deux jumeaux: mais, à la différence de ce que croit Djibril, c’est lui qui joue le rôle le plus passif. Le grand décrypteur est, de fait, Djamal, qui, grâce à la découverte et à la compréhension du “Livre de Ben”, réagit contre son emprisonnement moral pour partir à la recherche de la liberté.

## b) Patronymes

Les noms de famille qu’on cite dans *Passage des larmes* sont vraiment nombreux. Le plus souvent ils désignent des personnes qui ont eu une existence bien réelle, historiquement déterminable. Trois sont, en gros, les catégories sous lesquelles il est possible de les classer: les personnages politiques (dans une intention souvent de déclassement<sup>81</sup>), les philosophes et les

---

<sup>74</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 130.

<sup>75</sup> *Ibid.*

<sup>76</sup> *Ibid.*

<sup>77</sup> *Ibid.*

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 146.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>81</sup> Il suffit de penser au Saoudien Tarek Mohammed BIN LADEN (*Ibid.*, p. 33) à ne pas confondre avec Oussama BEN LADEN (également cité à la p. 53, en compagnie du chef de guerre somalien Mohamad FARAH AÏDID), au vicomte Léonce LAGARDE DE ROUFFEYROUX, premier gouverneur d’Obock, puis de la Côte

artistes gravitant surtout autour de l'école de Francfort<sup>82</sup>, et les littéraires (et quelques musiciens)<sup>83</sup> – ces deux derniers groupes étant le plus souvent composés de personnes dont on exprime l'admiration et dont l'existence fut nomade, à cause de leur origine souvent juive.

Venons maintenant aux noms des personnages de fiction.

Djibril, Djamal, auxquels s'ajoutent David, Ben (car, comme on le souligne à l'intérieur du roman, on ne retient du penseur allemand que son nom de famille, qu'on abrège<sup>84</sup>).

Bien que dès le début du récit, comme on l'a déjà vu, on insiste sur l'érosion libératoire des patronymes dans l'espace nord-américain, tous les noms des personnages de *Passage des larmes* sont, par contre, imprégnés de sens, grâce à leurs sources inscrites dans les Écritures saintes.

DJIBRIL/JIBRIL (ou GABRIEL) est l'archange cité dans les trois monothéismes abrahamiques: on retrouve son nom dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ainsi que dans le Coran, toujours en tant que messager de Dieu. Dans l'Évangile selon LUC (I: 26-38), il annonce la naissance de Jésus à Marie. Dans l'Ancien Testament, notamment dans le Livre de DANIEL, JIBRIL/GABRIEL annonce la dite "Prophétie des 70 semaines" pour mettre fin aux péchés et voir le triomphe de la justice éternelle par la venue du Saint des saints, l'Oint du Seigneur, le Christ. Toujours dans l'Ancien Testament, l'archange est considéré comme la main droite de Dieu.

Dans le Coran, il est connu sous le nom arabe de JIBRIL/DJIBRIL. C'est lui qui dicta durant 23 ans au Prophète les sourates composant le Coran (on attribue donc aussi au Prophète, en quelque sorte, la fonction de scribe). Dans *Passage des larmes* nous rencontrons une mention de l'ange JIBRIL du Coran, à vrai dire assez hâtive, faite par la voix de Djamal:

La tradition rapporte que, du temps de notre Prophète, les *ayats* ou versets étaient écrits sur plusieurs supports de fortune tels que des feuilles de palmier, des morceaux de cuir, des os plats, des tessons de poterie ou de pierre avant d'être appris par cœur par les croyants. La mort d'un ou plusieurs de ces Compagnons à la mémoire prodigieuse a amené par prudence à la compilation des sourates regroupant les révélations reçues par le Prophète grâce au rôle de messager de l'ange Jibril. On est passé ainsi de la parole à la graphie pour le plus grand bonheur des scribes comme moi.<sup>85</sup>

Nous reviendrons sur l'importance de la graphie dans ce roman. Ce qui compte, ici, est de souligner que cette référence à l'ange JIBRIL est l'unique dans *Passage des larmes*, et que l'on ne l'associe pas du tout au nom du frère 'aîné' de retour des Amériques. Et pour cause: en dépit du nom, ce rôle

---

française des Somalis (p. 70), à Ayman AL ZAWAHIRI (p. 101), à Hassan EL-BANNA et Sayyd QUTB, membres de l'organisation panislamiste des Frères musulmans (p. 103), au présidente égyptien Gamal Abdel NASSER (p. 104), à Hailé SÉLASSIÉ (P. 148), au "Duce" MUSSOLINI (p. 147), à un prisonnier de Guantanamo (p. 150), à Djokhar DOUDAÏEV le Tchétchène (p. 189), à Moustafa CHOUKRI, l'ingénieur agronome qui fonde le mouvement *Takfir wal hajira* (p. 219).

<sup>82</sup> Gisèle FREUND (*Ibid.*, p. 74), Walter BENJAMIN, Gershom SCHOLEM (pp. 110, 158), Marc CHAGALL (p. 123), Paul KLEE (p. 75), Siegfried KRACAUER (p. 214), Max HORKHEIMER, le couple ADORNO, Hannah ARENDT (tous cités à la p. 226), KANT (p. 227), Lisa FITTKO, Henny GURLAND et son fils José, les derniers compagnons de route de BENJAMIN (tous cités à la p. 227).

<sup>83</sup> Edgar Allan POE (*Ibid.*, p. 20), Gustave FLAUBERT (p. 104), Joseph KESSEL (p. 104), André GIDE (p. 104), Marcel PROUST (pp. 108, 227), Paul CELAN (p. 142), Joseph ROTH (p. 144), de nouveau FLAUBERT, DANTE, RABELAIS, CERVANTES, Maurice BLANCHOT (tous à la p. 160), Fernando PESSOA (p. 226), Charles BAUDELAIRE (p. 227). À ces écrivains, il faut ajouter les noms d'ABDULLAH IBRAHIM (p. 229), John COLTRANE et John LENNON (p. 230).

<sup>84</sup> *Ibid.*, p. 141: "J'aime bien vous appeler Ben c'est plus intime et moins intimidant que Dr Walter Benjamin".

<sup>85</sup> *Ibid.*, pp. 140-141.

d'annonciateur revient plutôt à Djamal, qui devient "complice"<sup>86</sup> de l'autre scribe anonyme, compilateur du "Livre de Ben", dont Djamal ne pourra "taire plus longtemps le contenu"<sup>87</sup>. Les effets de mise en abyme et de miroitements sont, dans le roman, poussés à l'extrême.

Le nom DJAMAL (qui vient du mot arabe *jamâl*: beau) est, lui aussi, cité dans un *hadith* rapporté par MUSLIM, qui récite: "Dieu est beau et Il aime la beauté"<sup>88</sup>. Ce sera justement à cause de l'attraction vers la beauté de la parole de Ben (et du corps de la femme<sup>89</sup>), que Djamal délaisse petit à petit les enseignements de son Guide spirituel pour retourner à rêver d'être libre d'aimer et, surtout, d'interroger tous les livres.

Quant à David, l'ami d'enfance inséparable de Djibril, on souligne la dimension d'errance liée à son origine grâce à une annotation que Djibril écrira dans son carnet vers la fin, et qui prend en compte, une fois encore, un patronyme: "David est la version francisée du prénom de son grand-père Dawoud Yosef enterré à Jérusalem"<sup>90</sup>. Autrement dit, son ami était issu d'une minuscule communauté israélite d'origine également yéménite installée à Djibouti et désormais éteinte. Ilan David quitta en fait Djibouti en 1979 pour rejoindre son père en France.

Nous verrons, par la suite, l'importance de David et son rôle poétique à l'intérieur de ce roman et de son dispositif "logogriphe"<sup>91</sup>.

Pour ce qui est des personnages principaux, je rappelle l'origine somalienne de grand-père Assod (il paraît que ce nom, dans cette région, indique les roux; s'agirait-il donc d'un autre paria, expulsé par sa communauté et contraint au nomadisme?<sup>92</sup>).

Enfin Ben signifie "fils" en arabe, et Benjamin (comme prénom) "fils de la main droite", donc de la fortune, en hébraïque.

*Passage des larmes* voudrait-il nous suggérer, entre autres, que, dans ce monde à l'envers, les guides (et nos espoirs) résident dans les fils et les enfants (David)?

Les femmes, dans ce roman, n'ont pas trop de place. Denise est la seule citée de son nom propre. Elle aussi est d'origine juive, car son père s'appelle Isaac Rosenzweig, blessé en Afrique du Nord en 1961<sup>93</sup>.

Denise, donc, est la seule femme qui porte un nom, mais elle vit de l'autre côté de l'Atlantique.

Dans la Corne d'Afrique, à Djibouti, les femmes sont désignées sous forme, si on peut dire, d'anomie: il s'agit, notamment, de la mystérieuse "Française"<sup>94</sup> – une femme fragile convertie à l'Islam et embrigadée par le groupe "Nouvelle Voie", et qui servira d'appât pour l'émissaire Qays – , et Kadidja, femme de l'homme aux deux tombeaux<sup>95</sup>, à peine citée et dont le nom est tellement commun qu'il devient finalement anonyme.

En ce qui concerne les noms des Moudjahidins tels que Qays (dont le patronyme rappelle

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 141.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 243.

<sup>88</sup> Cet *hadith* a été rapporté par *Sahih Muslim* (n. 131).

<sup>89</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 223: "Je rêve de corps de femme. J'ai faim de caresses".

<sup>90</sup> *Ibid.*, p. 218.

<sup>91</sup> L'expression "logogriphe" revient à Yves CHEMLA (cf. *supra*, note 6). Elle désigne une énigme où l'on donne à deviner un mot à partir d'autres mots, composés des mêmes lettres.

<sup>92</sup> Je tiens à remercier Mohammed Ali ANOUAR pour ses renseignements précieux sur les cultures djiboutienne et somalienne.

<sup>93</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., pp. 73-74.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 205 sq.

<sup>95</sup> *Ibid.*, p. 135.

pourtant “le célèbre poète des temps antéislamiques”<sup>96</sup>, ou bien le célèbre amoureux de Laïla dans le correspondant oriental de *Roméo et Juliette*<sup>97</sup>), ils sont tous interchangeables:

Du jour au lendemain Abchir cessera d’exister. Il disparaîtra des écrans. Un autre combattant prendra sa place. Il s’appellera Kassim, Amir, Bourhan-Eddine, Khalif al-Suri, Faroul Alakusoglu ou Hafiz le Bengali. Risques pesés et acceptés. Il sera tout aussi efficace. Et bien sûr, ils ne se connaissent pas.<sup>98</sup>

Et encore:

Abchir, Djamal, Abdelaziz al-Afghani ou Mohammed ibn Albani, qu’importe le nom. Il faut se rendre à l’évidence, c’est toujours le même pion à l’œuvre, téléguidé par des groupes sans visage un peu à l’image des multinationales occultes. Mis d’où part le feu? À qui profite l’incendie? Voilà des questions légitimes qui dépassent cependant le cadre de mon enquête.<sup>99</sup>

Là où nous apparaît une seule et unique catastrophe dont la chaîne d’évènements échappe, qu’importe, au fond, le nom?

### III. Graphies, graphismes

Avant même que la saisie du sens des mots, c’est la graphie qui fascine et qui est le fil rouge qui lie tous les personnages importants de *Passage des larmes*: à partir de Djibril, lecteur de BENJAMIN à Montréal, qui semble découvrir à la fin la spiritualité, pour continuer avec le croyant Djamal, qu’à la lecture du “Livre de Ben” met en question sa foi. Il y a ensuite David, l’enfant juif yéménite qui, comme nous le verrons, lance à la mer des bouteilles remplies de sa pensée du jour, et, finalement, le compagnon de fortune de Walter BENJAMIN, qui compile minutieusement son parchemin.

Avant d’être lecteurs, tous ces personnages ont fait leurs essais dans le monde de la calligraphie. Dans son carnet, Djibril nous en relate les circonstances sur un ton profane et irrévérent: son accès à l’expression artistique de l’écriture ne sert, en fait, que pour inscrire “à la grosse craie, sur les flancs en tôle d’aluminium des baraquements du voisinage, des âneries, des injures et des mots de vergogne qu’on imaginait définitifs”<sup>100</sup>.

“Tout graphème est d’essence testamentaire”<sup>101</sup>, on le sait. Et David, issu d’un peuple dont le passé et la continuité se confondent avec ceux de l’écriture, sur la plage de La Siesta, “au fond de cette anse [où] sourd le feu des origines”<sup>102</sup>, entend une “voix légère comme la brise”<sup>103</sup> qui lui souffle aussitôt d’écrire et de confier sa parole au gré du destin:

---

<sup>96</sup> Il s’agit d’IMROU’L QAYS, mort probablement en 525. Chassé par son père, il vécut toujours en nomade, errant de campement en campement à travers l’Asie mineure. Son “Poème suspendu” est son ouvrage le plus célèbre.

<sup>97</sup> André MIQUEL et Percy KEMP, *Majnûn et Laylâ. L’Amour Fou*, Paris, Sindbad, 1984.

<sup>98</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 185. De la même manière, on cite les noms interchangeables des vedettes du plateau l’*Arsenal de la foi* Mursal hadji Yacine et Ibtisam Cheikh Youssouf (p. 183), et de Abdousamad Darwish et Ahmet Hamza (p.189).

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 193.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>101</sup> Jacques DERRIDA, *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, p. 100.

<sup>102</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 89.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 90.



*Écris, petit. Écris! Déverse ton lot de mots sur le papier! Écris parce que toi tu n'as jamais renoncé à comprendre le monde.* Et les mots sortaient tout seuls comme dictés par une voix venue d'ailleurs. Tu n'avais plus qu'à les coucher sur la feuille. Quatre ou cinq lignes selon les jours. Guère plus. [...] Tu enroulais ta feuille dans un bout de plastique. [...] Puis, tu glissais le tout dans une bouteille en plastique avant de la lancer à la mer. Tu faisais ça au moins une fois par semaine. Plus qu'un jeu, c'était devenu un rituel immuable. Un pari avec le destin qui tirait les ficelles dans l'ombre.<sup>104</sup>

Mais le plus surprenant est que quand David ne lançait pas des messages dans le golfe, il en ramassait de la mer. Sur ces messages de retour, on pouvait déchiffrer une graphie "en lettres si antiques qu'on eût dit tracées à la lueur d'une chandelle à la suite"<sup>105</sup>; ils s'ouvraient et se terminaient toujours avec des formules rituelles: "Cher inconnu". Tout aussi laconique était la formule d'adieu qui comprenait trois mots des plus énigmatiques: *In Libro Veritas*<sup>106</sup>. Nous reviendrons ultérieurement sur cette clause. En tout cas, les garçons font l'hypothèse de l'existence d'un vieil homme "esseulé [et] rabougri"<sup>107</sup> vivant sur les îlots du Diable; son destin "devait se mesurer par des jalons, des hauts faits historiques [...]. Notre imagination gambadait dans la lande des livres et des légendes"<sup>108</sup>.

L'existence de cet homme, sur l'identité duquel il est impossible de ne pas faire quelques suppositions à partir du roman, restera un secret entre eux, signé par un pacte d'adolescents<sup>109</sup>.

Est-ce le même personnage anonyme qui écrit "Le Livre de Ben"? C'est impossible à savoir, mais c'est tout aussi fascinant de le supposer. On semblerait même en être autorisé par une phrase enfouie dans "Le Livre de Ben", qui fait mention d'un ou deux individus, unis par une entente tacite, qui sauront porter au loin la parole reçue:

... et nous sommes dans un temps incertain mais le Diable est là, rôdeur professionnel. Séquestrant ses captifs, plus nombreux qu'étoiles dans un ciel sans lune. Nous sommes quelques-uns à nous évertuer à conjurer les profuses malédictions en restant d'abord vivants puis en apportant la parole de colline en colline, de village en village, de cité en cité, d'îlot en îlot. Quel bonheur de voir les lèvres de parfaits inconnus tressaillir à notre rencontre, d'entendre les premiers vagissements monter de leur gosier, les premiers sons éclore sur leurs lèvres pour devenir des paquets sonores puis des mots porteurs d'espoir. Parmi ceux-là dont les lèvres remuent déjà il se trouve peut-être un ou deux individus, des enfants le plus souvent, pour braver l'interdit, quitter le groupe, affronter les ténèbres, sauver leurs semblables et porter au loin la parole reçue. Ils survivront à travers les âges. Ils sont unis entre eux par un pacte simple, solide et charnel. Les choses se sont donc passées ainsi...<sup>110</sup>

En tout cas, cette sorte d'exécuteur testamentaire ou exégète de l'enseignement du philosophe berlinois qu'est le compagnon de fortune de BENJAMIN envoyé à Djibouti durant la période vichyssoise, est, à son tour, envoûté par le graphisme, par la "mosaïque de notes [...] succinctes"<sup>111</sup> conservées dans un cahier que Walter BENJAMIN croyait perdu, mais qu'il avait de fait oublié chez le vieux chapelier juif de la Rosenthaler Platz à Berlin. Il s'assimile même à un enlumineur ou à un copiste médiéval:

---

<sup>104</sup> *Ibid.* C'est l'Auteur qui souligne.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>107</sup> *Ibid.*, p. 93.

<sup>108</sup> *Ibid.*, pp. 93-94.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 91: "L'or du secret non divulgué ne se transforme jamais en cendre, me diras-tu plus tard avant que nos routes ne se séparent. Alors je garderais ce secret tout au long de mon existence".

<sup>110</sup> *Ibid.*, pp. 124-125.

<sup>111</sup> *Ibid.*, p. 124.

Je déroulerai encore le fil de votre vie messianique au cours des jours prochains s'il me reste encore du papier. J'ai eu la fantaisie d'agrémenter le tout de petits dessins, de gribouillis et de tache d'encre. Tout le monde sait que vous [Walter BENJAMIN] collectionniez les livres anciens, les ouvrages précieux, les incunables enluminés ou non. J'essaie d'enluminer à ma manière et avec mes moyens mon petit carnet. Enfin conversant de la sorte avec vous, je cherche à poser sur des rails ma propre histoire qui s'achève dans ce baignoire du bout du monde.<sup>112</sup>

Et, pour continuer avec la graphie, sans tenir compte des renvois à la beauté calligraphique de l'écriture arabe et du Coran<sup>113</sup>, c'est Djamal qui, en couchant sur du papier les enseignements de son compagnon de cellule, bute sur la graphie du palimpseste: "Et au moment où mes yeux se posèrent de nouveau sur ma feuille, j'ai eu la nette sensation que l'autre graphie avait déjà fait surface..."<sup>114</sup>. Et encore:

L'écriture est minuscule, si minuscule que l'œil humain peine à suivre ces points et ces fils d'encre. Ne dit-on pas qu'on peut contenir les quatre-vingt-neuf noms du Très Puissant dans un grain de riz? À force d'écarquiller les yeux, je suis parvenu à déchiffrer d'abord les minuscules lettres entortillées les unes dans les autres à la manière du figuier et de l'olivier décrits dans la sourate *al-Tin*.<sup>115</sup>

D'ailleurs, les palimpsestes reviennent des âges les plus éloignés. Dans le dernier chapitre de *Passage des larmes*, on fait mention des manuscrits de la mer Morte, également appelés "manuscrits de Qumrân"<sup>116</sup>. Ce sont des parchemins et des fragments rédigés aux environs du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et retrouvés par "un petit Bédouin palestinien nommé Mohammed Ahmed el-Hamed"<sup>117</sup> en 1947 dans les grottes du site de Qumrân, alors en Transjordanie. Il s'agit de manuscrits bibliques hébreux, dont le plus intéressant est le rouleau d'ISAÏE A, qui conserve le Livre d'ISAÏE, c'est-à-dire le livre de l'Ancien Testament qui traite, entre autres, de la déportation du peuple juif à Babylone.

"Orpheline qu'aucune assistance ne vient prendre en charge"<sup>118</sup>, ou nomade qui cherche un lieu où se reposer, la graphie, toujours en quête, explore tous les supports pour se déposer: annotations, carnets Moleskine (depuis Bruce CHATWIN, qui les remit à l'honneur, le symbole, aujourd'hui dérisoire, du nomadisme), plis, messages jetés à la mer, palimpsestes:

Il n'y a aucun doute: une autre graphie est là. Comme si la main d'un second scribe prenait le relais de la dictée, le fil de mon récit, en lui impulsant une toute autre direction. Comme si un second conteur attendait son heure en catimini. Un autre conteur, connu de moi seul. Mon complice...<sup>119</sup>

Les conteurs se passent donc le témoin de l'écriture; mieux l'écriture passe légère de témoin en témoin, et court, court le furet, comme on dirait du jeu de société d'antan.

---

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 123.

<sup>115</sup> *Ibid.*, pp. 105-106.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 242.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 242. Comme c'est toujours le cas, sauf que pour l'épisode concernant le compagnon de fortune de BENJAMIN traduit dans le camp de rétention djiboutien dans les années 40, tout ce qui est rapporté dans *Passage des larmes*, y compris le nom du berger palestinien, répond à la réalité.

<sup>118</sup> Jacques DERRIDA, *La Dissémination*, Paris, Seuil, 1972, p. 96.

<sup>119</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 141.

De conteurs, contes, fables et légendes *Passage des larmes* abonde.

Tout en avançant dans la progression du degré zéro de l'écrit (la Lettre) vers les Livres, il faut donc s'arrêter brièvement sur ce patrimoine, à ses origines oral, normalement si important dans une terre, Djibouti, à la croisée de deux continents riches en affabulations: l'Afrique et l'Asie.

#### IV. Fables, contes, légendes

Nous avons déjà rencontré une première définition du "Livre de Ben": il s'agirait d'une fable.

Comme chacun le sait, la fin de la vie de Walter BENJAMIN, relatée dans la dernière lettre de Djamal, est tellement aventureuse (et tragique) qu'on arrive à en faire de lui, de plus en plus, un personnage de roman<sup>120</sup>. D'ailleurs, Walter BENJAMIN même jugea les liens entre son œuvre et sa vie en ces termes:

Mon œuvre a quelque chose d'un taillis dans lequel il n'est pas aisé de dégager mes traits décisifs. En cela je suis patient. Je n'écris que pour être relu. Je compte sur le temps qui suivra ma mort. Seule la mort fera ressortir de l'œuvre la figure de l'auteur. Alors on ne pourra plus méconnaître l'unité de mes écrits. Il est vrai que je n'ai pas atteint cette unité par la voie la plus facile.<sup>121</sup>

Dans le "Livre de Ben", l'on reprend cette idée tout en esquissant une réponse:

Vous devez vous le cacher à vous-même, Ben. [Vous faites] partie de cette bande perdue, ces Juifs trop germanisés qui ne pourront jamais se retrouver que dans le retour aux profondeurs de leur peuple [...]. Ne restez-vous pas le petit bourgeois allemand – Docteur Walter Benjamin, journaliste occasionnel et professeur sans chaire – incapable de faire œuvre romanesque parce que lui-même personnage de roman?<sup>122</sup>

Soit.

Mais alors, "qui est le maître de la trame et du fil de cette histoire?"<sup>123</sup>.

Est-ce le grand-père Assod, l'ancêtre nomade qui "était un conteur-né"?<sup>124</sup>.

Sa voix, que "quand il était habité par ces histoires [...] épousait un rythme nerveux et obsédant"<sup>125</sup>, s'est aujourd'hui perdue dans un désert où la lune ne brille plus comme "un ongle d'or dans un ciel moiré"<sup>126</sup>. Seuls les yeux et les oreilles de Djibril enfant peuvent témoigner du pouvoir de son débit. Djib se souvient surtout d'un de ses proverbes, dont le jeune mesurait d'instinct la portée sans pouvoir en comprendre les raisons profondes: "Tant que la mort n'est pas dans ton foyer c'est

---

<sup>120</sup> C'est WABERI lui-même qui signale, dans les *Remerciements* à la fin de *Passage des larmes*, les écrivains qui ont pris pour matière romanesque la vie du philosophe allemand. Il en cite trois (Jay PARINI, Ricardo CANO GAVIRIA, Bruno ARPAIA), auxquels il faudrait peut-être ajouter Bruno TACKELS, auteur de l'essai romancé, paru également en 2009 chez Actes Sud, *Walter Benjamin – une vie dans les textes*.

<sup>121</sup> Walter BENJAMIN, *Conversation avec André Gide* [1928], in *Œuvres II*, Paris, Gallimard ("Folio"), 2000, p. 30.

<sup>122</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., p. 161. On lit également (*Ibid.*, p. 162): "Ben vous êtes tout entier dans vos missives et dans vos carnets de voyage".

<sup>123</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>126</sup> *Ibid.*, p. 133.

qu'elle sévit chez le voisin"<sup>127</sup>. Le travail de la mémoire se révèle être, hélas, une fois de plus prophétique.

Les autres histoires, entendues ou racontées, concernent d'autres disparitions, des malédictions et des exclusions.

Il s'agit, tout d'abord, d'un "conte oriental"<sup>128</sup> pas tellement "joli"<sup>129</sup>. C'est l'histoire des "douze villes douze fois bénies"<sup>130</sup> qui se trouvent sur un territoire s'étendant du Sinaï au Tchad, et qui, un jour, "quittèrent, par défi ou par étourderie, la bonne voie [pour] tourner le dos à [une] foi millénaire [et] chercher refuge dans les palaces et les alcôves de la luxure"<sup>131</sup>. Aujourd'hui, toutefois, "l'espoir est revenu dans nos douze cités avec une nouvelle catégorie de citoyens [...] armés pour se défendre et reconquérir les territoires tombés aux mains des renégats et des infidèles"<sup>132</sup>. C'est une histoire que, ces dernières années, on peut entendre presque tous les jours dans les journaux télévisés.

Une autre fable écrite dans un carnet de Djibril explique que le hibou est devenu un oiseau de mauvaise augure parce qu'il a dévoilé la cachette du PROPHETE<sup>133</sup>.

Enfin, on cite de passage le golem, cet humanoïde en argile qui peut être considéré comme l'emblème de l'inachèvement et du monstrueux dans la tradition juive, et auquel Djibril est comparé par un de ses anciens amis d'enfance, qui aujourd'hui le taxe d'être un traître.

Bref, les mirabilia de la parole orale enchanteresse se déplacent, et passent du côté de la réalité, une réalité qui est de plus en plus mortifère. La fascination orientaliste des contes des 1001 nuits est, donc, mise en question par un rabaissement constant des enseignements des cultures dont ils sont issus. Vraiment les catastrophes d'hier et d'aujourd'hui ne semblent laisser, comme trace, qu'un monceau de ruines.

## V. Livres

On se tourne, alors, du côté des Livres.

Si, dans *Passage des larmes*, on cite, comme c'est l'habitude dans les textes d'Abdourahman A. WABERI, plusieurs écrivains célèbres, les références à des livres spécifiques sont, par contre, rarissimes et concernent exclusivement le corpus de Walter BENJAMIN et les Livres saints.

Pour le reste, c'est comme si on préférerait citer les lettres dorées des côtes des volumes d'une bibliothèque idéale (la "Bibliothèque Nationale rue de Richelieu"<sup>134</sup> ?), comme si on préférerait flâner dans les rues d'une ville idéale (Paris, Berlin?) qui, comme on le rappelle dans "Le Livre de Ben", se transforme en une immense "salle de lecture d'une bibliothèque que traverse la Seine"<sup>135</sup>.

L'architecture de ce livre, le mécanisme 'à double détente' qu'est *Passage des larmes*, à l'instar de l'architecture de Paris commentée par BENJAMIN dans *Passagenwerk*, est tout aussi "personnage

---

<sup>127</sup> *Ibid.*, p. 133.

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>131</sup> *Ibid.*, p. 120.

<sup>132</sup> *Ibid.*, pp. 139-140.

<sup>133</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>134</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>135</sup> *Ibid.*, p. 110.

central rivé à son histoire”<sup>136</sup>.

Le reste compte beaucoup moins.

Ainsi, quand on cite, par exemple, l’*Enfance berlinoise*, c’est seulement pour dire que c’est le livre de chevet de Djibril, mais qu’il n’a pas encore eu le temps de l’ouvrir<sup>137</sup>.

Le récit de la vie de BENJAMIN, la description de son enfance, est plutôt raconté dans “Le Livre de Ben” par l’anonyme enlumineur.

Par un énième effet de dédoublement différé, dans le parchemin tacheté qui sauve Djamal, on lit que ce scribe anonyme est à son tour un ange, un “ange boiteux” (métaphore qui pourrait évoquer, outre que l’image de l’*Angelus novus* du tableau de KLEE, des renvois littéraires faciles):

... (grosses taches d’encre)... Je me réfère à vous parce que le sort a voulu que nos chemins se croisent, par la vertu du hasard, dans ce camp de rétention, dans le sud de la France. Nous avons partagé pendant trois semaines la peur, les travaux pénibles et le pain rassis. J’étais un dissident, vous étiez un intellectuel juif mais nous étions tous les deux allemands (taches de graisse)...

... je suis un vieillard à présent. Je doute que mon surnom, l’‘ange boiteux’, ne vous dise quelque chose. Depuis notre rencontre fortuite vous n’avez jamais quitté mon esprit. Il me suffit d’un stylo et d’une feuille de papier pour me retrouver dans votre sillage.<sup>138</sup>

Quelques pages avant, toujours dans ce même parchemin, le narrateur invite Ben à s’approcher de lui, à dialoguer avec lui, parce qu’il est “[son] ange gardien, [son] double qui [le] suit comme une ombre, jusque dans ce camp d’infortune”<sup>139</sup>.

Le narrateur anonyme semblerait donc être le double de l’auteur dans ce roman. Ce dernier se tient dans l’ombre de tous ses personnages, dans le sillage de leurs graphismes, pour faire en sorte que ce soit l’architecture même de la Lettre (dans toutes ses déclinaisons et compositions, du degré zéro des chiffres à l’“espace de la Lettre sacrée”<sup>140</sup>) à devenir le personnage central de *Passage des larmes*, le revenant qui hante tous les héros de cette histoire.

En ce qui concerne justement les Écritures saintes, bien que “les ténèbres des régimes corrompus”<sup>141</sup> aient envahi l’“espace de la Lettre sacrée”<sup>142</sup>, malgré la “chasse aux imprimés, aux livres de fiction [...], aux récits [...]”<sup>143</sup>, bref, aux “agents de la contamination, [...] petits soldats de plomb de l’ordre impie”<sup>144</sup>, elles sont omniprésentes dans le roman, mais, comme on peut s’en douter, dans une intention critique.

Prenons les références directes et indirectes à la tradition hébraïque et aux Livres des Prophètes. Il faut mettre sur le compte du hasard (d’un hasard farceur, en plus) la découverte, faite par ce berger palestinien, d’une nouvelle version du Livre d’ISAÏE. Et encore, si on cite, dans “Le Livre de Ben” le Livre de MOÏSE, c’est seulement pour décrire physiquement le vieux chapelier dont le philosophe était l’ami à Berlin<sup>145</sup>.

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 84.

<sup>138</sup> *Ibid.*, p. 109.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 156.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>142</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>143</sup> *Ibid.*, p. 197.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>145</sup> *Ibid.*, pp. 142-143: “Mais comment oublier les jeux de l’enfance [...], les conversations avec votre cheval de bois dans le grand salon familial et l’amitié du vieux chapelier tout droit sorti du Livre de Moïse”.

Quant au Coran, c'est le livre qui a changé la vie de Djamal, qui "ne finit jamais à la dernière phrase"<sup>146</sup>. Mais si au début de la lecture du "Livre de Ben", "Mister 28", c'est-à-dire Djamal, souhaite encore que sa "vie tienne toute entière entre les pages du grand livre divin"<sup>147</sup>, à la fin de *Passage des larmes* les phrases qui se réfèrent à la vie de Ben frappent tellement son imaginaire et sa conscience qui le poussent à devenir, à son tour, un ange gardien de la parole de l'inventeur de la "topographie du souvenir"<sup>148</sup>:

... la seule terre sur laquelle Ben, vous pouvez exercer pleinement vos talents, c'est celle de la liberté. Sans liberté, la vie, la lecture et l'écriture sont impossibles. Reste le silence et l'exil, avec son cortège de malheurs et ses instants de bonheur. [...] Le monde entier, dans sa rondeur, s'offrira à moi. Éveiller l'homme au monde, voilà ma tâche dans les mois à venir. Un vieux rêve enfoui refera surface, reprendra vigueur'.<sup>149</sup>

"*In libro veritas*"<sup>150</sup>. Voilà la conclusion de tous les messages que le petit ange David recevait sur le littoral de La Siesta, grâce aux courants qui venaient tout droit des îlots du Diable.

Mais la vérité se trouve-t-elle dans quel livre, au juste?

Dans tous les livres qui parlent de la liberté, comme c'est le cas de Ben/BENJAMIN et de ses écrits, car, comme l'a observé quelqu'un que WABERI a sûrement beaucoup étudié pour l'avoir cité dans une ultérieure mise en abyme qui n'est pas sans rappeler l'effet palimpseste, "la lettre est toujours volée: elle fait trou car elle n'est jamais propre à son auteur ni à son destinataire"<sup>151</sup>.

## Conclusions

... Vous n'aimez rien moins que de recoller les morceaux en racontant ces histoires, Ben. En empilant les histoires les unes sur les autres comme dans les palimpsestes des temps médiévaux. Mais vos histoires s'accommodent mal de la tentation de l'ordre et du classement.<sup>152</sup>

La technique de montage de l'écriture de Ben – et de l'écriture d'Abdourahman A. WABERI – nous dit qu'un seul livre ne peut plus prétendre, aujourd'hui, à nous offrir une réponse définitive à la soif de systématisation, d'écriture exhaustive du monde. Les livres, les carnets, les feuilles éparées, mais aussi les "volutés, les entrelacs et les silences"<sup>153</sup> de la musique, racontent de la vie, de la mort, parfois, comme c'est le cas pour Djamal, de la survie des hommes, sans s'interroger davantage sur leur origine.

L'écriture chemine dans la différence<sup>154</sup>, dans sa dissémination. Nomade, elle sait que sa terre est partout et nulle part à la fois: "Qui est le maître de la trame et du fil de cette histoire?", nous avons lu plus haut.

---

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 175.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>148</sup> Je suis en train de paraphraser le titre des Actes d'un colloque international sur le *Livre des passages* de Walter BENJAMIN (dir. Bernd WITTE, *Topographies du souvenir. "Le livre des passages" de Walter Benjamin*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2007).

<sup>149</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., pp. 176-177.

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 92.

<sup>151</sup> Jacques DERRIDA, *L'écriture et la différence*, Paris, Seuil, 1967, pp. 265-266.

<sup>152</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., pp. 200-201.

<sup>153</sup> *Ibid.*, p. 231.

<sup>154</sup> Cf. Gilles DELEUZE, *L'écriture et la différence*, cit., p. 317.

Mais si l'écriture est éparpillée dans l'espace, si elle fraie des routes toujours nouvelles, elle est tout aussi disséminée dans le temps.

Des traces mnésiques font irruption là où moins on s'y attendrait, parce que l'esprit de l'humain est extraordinaire, et ce livre est un monument en son honneur:

Dès que mon vénérable Maître s'assoupit, je bichonne mon grimoire, attiré par son odeur de vieux papier et par sa magie. Une fois les premiers feuillets passés, on arrive au véritable palimpseste qui s'offre à vos yeux tel un cœur d'artichaut. À force de parcourir avec attention et délicatesse l'aubépine de ses pages, j'ai découvert des locataires inattendus. Des créatures fragiles et antiques à la fois. Une patte d'insecte, un pétale de rose, des cristaux de sel et deux cheveux blancs encastrés dans la texture grasse du vélin. Ce sont là les traces du passé. De menus vestiges. Qu'est-ce que le cerveau humain, sinon un palimpseste naturel? Qu'est-ce que ce livre sinon un hommage à l'esprit humain et à son immense aura?<sup>155</sup>

Dernier motif benjaminien (avec l'ange de l'Histoire, l'écriture, la bibliothèque, l'exil, l'enfance), l'aura est, selon les paroles de Walter BENJAMIN, "l'unique apparition d'un lointain, si proche soit-il"<sup>156</sup>.

Dans *Passage des larmes*, Abdourahman A. WABERI semblerait donc nous suggérer que ce lointain ne peut plus être hors du monde des hommes, quitte à devoir, comme le fait l'ange de KLEE décrit par BENJAMIN, continuer à écarquiller les yeux devant le décombre de ruines qui s'accumulent devant nous.

Il faut plutôt une rencontre des regards. Il faut que les chemins des frères ennemis se croisent une dernière fois, que le tiers élément qui fait de trait d'union à distance entre les deux, c'est-à-dire l'enseignement humaniste du "Livre de Ben", ne se limite pas à être un logogriphe à décrypter chacun pour soi, mais devienne un message (un *angelos*, étymologiquement) à vivre et à lire ensemble, dans le partage, sur ce bout de terre où sont passées tant de cultures, afin qu'elle ne verse plus de larmes. Un "vent calligraphe [...] avec un bâtonnet d'encre bien délicat"<sup>157</sup> pourra alors souffler, inventer une nouvelle généalogie, estomper les fausses hantises d'une Lettre qui saurait le chiffre de la loi des hommes et la réponse à des questions qui resteront toujours ouvertes, et laisser que les enfants créent un monde, enfin pluriel et libre.

---

<sup>155</sup> Abdourahman A. WABERI, *Passage des larmes*, cit., pp. 240-241.

<sup>156</sup> Walter BENJAMIN, *L'œuvre d'art à l'époque de la reproductibilité technique*, in *Œuvres III*, Paris, Gallimard ("Folio"), 2000, p. 278.

<sup>157</sup> Abdourahman A. WABERI, "Le Vent calligraphe", *Les nomades, mes frères, vont boire à la grande Ourse*, cit., p. 17.